

MAGELLAN OU L'EXPLOIT SANS ÉGAL

(1517-1522)

Vers 1515, la configuration du globe terrestre commence à être suffisamment appréciée. On s'accorde à reconnaître que la zone polaire arctique est pour l'instant impénétrable ; le contour méridional de l'ancien continent est devenu grâce aux Portugais une réalité usuelle ; on tient pour probable que le nouveau continent présente depuis l'extrême nord une barrière continue, et pour possible, sans plus, l'existence d'une voie marine le séparant de l'hypothétique continent austral. Enfin, on sait où se trouvent les Moluques, ultime objectif des marchands. Mais les Portugais se consacrent entièrement à soutenir leur chaîne de points d'appui vers l'est, tandis que les Espagnols se tournent avant tout vers les côtes de la mer des Antilles. La situation est comparable à celle qui existait quand parut Colomb, sauf qu'au vide atlantique s'est substitué le vide pacifique, dont on ignore l'étendue. Il faudra, pour enjamber ce vide, un nouveau Colomb.

Les préparatifs

Le 20 octobre 1517, un petit gentilhomme portugais, accompagné d'un esclave malais baptisé Enrique, arrive à Séville. Il est noiraud, barbu, claudicant, laid. Il a son plan. Comme Colomb, il a été rebuté au Portugal. Prudemment il s'approche de la Casa de Contratacion où se décident les grandes entreprises. Il paraît d'abord chez un ami, Diego Barbosa, pareillement d'origine portugaise et comme lui vieux routier des Indes.

Car le *fidalgo* Fernão de Magalhães a des états de service. Il a quitté Lisbonne en 1505 sous Almeida, s'est battu vigoureusement à Cananore, à Goa, puis à Malacca ; mais son caractère difficile l'a fait mal voir du pointilleux Albuquerque et il a préféré le retour ; il a végété grâce à la pension de demi-solde que lui fait servir le roi Manoël ; malheureusement un inopportun stratagème utilisé devant Azemmour au Maroc, alors possession portugaise, l'a mis en discrédit, tandis qu'une lame musulmane lui sectionnait un tendon du genou. De même que Loyola, plus tard, deviendra par un accident semblable fondateur des Jésuites, le *fidalgo* portugais se fait aventurier des mers.

Là-bas, à Malacca, le jour où les Malais tentèrent par trahison d'assaillir et de liquider la flotte portugaise, il a eu la chance de prévenir à temps l'amiral Sequeira puis, sautant dans une barque, d'aller à terre dégager son ami Francisco Serrão qui allait succomber sous le nombre. Depuis, une intense affection le lie à Serrão.

Or ce dernier est aux Moluques. Détaché de la flotte d'Abreu qui a quitté Malacca en 1511 et s'arrête à Banda, échoué sur un récif de corail, il a donné l'assaut à une barque malaise venue piller l'épave et contraint par la menace l'équipage à le conduire aux Moluques : "Moluco", les "îles dispersées", les Sporades de la mer du Sud. Maintenant il habite Ternate où il vit en grand seigneur, dans une idylle tropicale, près du sultan. Et Serrão ne songe nullement à revenir ; même il suggère dans une lettre à son ami de le rejoindre.

Puis, à Lisbonne, il a rencontré Faleiro, vieux garçon bizarre qui vend les horoscopes mais qui sait calculer les longitudes — ou du moins le croit — et manier l'astrolabe à miroir inventé par Behaim. Et le demi-solde étudie avec lui les cartes, les globes terrestres, les livres. Vespucci ; croit que par la mer du Sud on atteindra Ternate. Un document du grand Léonard de Vinci, la mappemonde de Schöner montre un passage au sud de l'Amérique. Il est possible de naviguer par là grâce à la méthode Faleiro-Behaim et aux tables de Regiomontanus. Mais l'argent ?

Don Cristobal de Haro était d'Anvers ; c'était un homme rougeaud qui finançait les expéditions lointaines. Ses navires ont été coulés par les canons portugais ; il est venu se plaindre à Lisbonne ; on l'a éconduit ; une revanche lui plairait. Si les Moluques se trouvaient dans l'hémisphère espagnol ? Justement elles y sont.

Et Magellan, quittant Lisbonne, a gagné Séville ; Faleiro, demeuré provisoirement au Portugal, liquide sa clientèle ; Haro surgira plus tard, le moment venu. En attendant, Magellan travaille Diego Barbosa, commandeur de Saint-Jacques, se lie avec son fils Duarte, épouse sa fille Béatrice.

On invite Juan de Aranda, membre de l'Office des Indes. Il fait la moue : un certain Gomez a déjà présenté un projet semblable. Magellan parle. Aranda l'écoute, ne dit pas non, s'informe, fait son rapport à la Cour. Une longue négociation s'engage, féroce ; Magellan, pour l'effet, prend à son compte

le routier des Indes qu'a rédigé son beau-frère Duarte. Puis Haro surgit à point nommé, le devis en main. Le roi Carlos, le futur Charles Quint, s'enquiert : on ne touchera pas les terres portugaises ? Et l'argent ? Comment, Haro veut engager des capitaux ? Ce doit être une affaire énorme. Refus ? Non.

Le 22 mars 1518, Hernando de Magallanes et Ruy Faleiro reçoivent, avec une étonnante promptitude, la capitulation que le roi Carlos signe au nom de sa mère Jeanne la Folle.

Si l'on considère que neuf millions de maravédís durent être investis entre le 22 mars 1518, date de l'autorisation royale, et le 10 août 1519, date du départ, que Magellan dut pendant tout ce temps lutter contre l'inertie bureaucratique, le préjugé anti-portugais, l'incurie espagnole, contrebattre les intrigues ourdies à Lisbonne et même surmonter une émeute, l'on aura une juste représentation du travail qu'il fournit, des capacités qu'il déploya.

Il est notable que le *Victoria*, navire de l'Exploit, fut estimé le plus cher en comparaison de son tonnage ; c'est qu'il était le meilleur.

Les cinq navires étaient montés par deux cent soixante-cinq hommes, en majorité des Espagnols. La liste finale comportait quarante-cinq étrangers hétéroclites, plus trente-cinq Portugais, ce qui contrevenait au mandement trois fois réitéré du roi Carlos et aux directives du Conseil des Indes ; Magellan fit valoir qu'il était impossible de compléter autrement ses équipages pour une expédition aussi dangereuse ; déjà l'on avait tiré des prisons un certain nombre d'individus, parmi lesquels un certain Elcano, Basque, incarcéré pour avoir vendu à l'étranger le navire qu'il commandait. En revanche, la Couronne avait pleine confiance dans les capitaines qu'elle avait désignés pour chaque vaisseau : Cartagena, grand d'Espagne, puis Coca sur le *San-Antonio*, Quesada sur le *Conception*, Mendoza sur le *Victoria*. Grâce à eux, et malgré les quelques fidèles qui l'entourent — Enrique, Duarte Barbosa son beau-frère, Mesquita commandant le *Santiago*, Gomez d'Espinosa l'alguazil — Magellan sera surveillé. Faleiro restait à terre, tenu en réserve pour une deuxième expédition.

L'Atlantique Sud

Le 20 septembre, l'escadre quittait San-Lucar. Elle traversa laborieusement le Pot au Noir, toucha le Brésil le 29 novembre et fit relâche le 13 décembre dans la baie de Rio. Les équipages trouvèrent à cette escale un vif agrément car, ainsi que l'écrivit l'Italien Pigafetta, narrateur de l'Exploit, les femmes y avaient leurs cheveux pour toute parure.

On reconnut ensuite avec soin le Rio de Solis, devenu par la suite Rio de la Plata (janvier 1520). Enfin, en avril, par 49° sud, on jetait l'ancre pour hiverner dans la baie de San-Julian. Magellan était résolu, s'il le fallait, à pousser jusqu'au soixante-quinzième parallèle. Il réduisit les rations. Déjà les équipages avaient pris conscience que la mort les guettait chaque jour dans cette randonnée fantastique.

Le jour des Rameaux, Magellan invite à sa table ses capitaines. Seul paraît Mesquita ; les autres se méfient. Au début de la nuit Quesada, qui tenait Cartagena prisonnier pour insolence, le relâche. Quand Mesquita rejoint son navire le *San-Antonio*, il est à peine endormi que le *Conception* jette à son bord une troupe d'abordage et qu'il est mis aux fers. Elcano fait braquer les canons sur le navire amiral. Au matin Cartagena est maître de trois navires : *San-Antonio*, *Victoria*, *Concepcion* ; Magellan n'en a plus que deux, le *Trinidad* et le *Santiago*.

Mais il agit. Un canot se détache du *Trinidad* et se dirige vers le *Victoria* : l'alguazil Espinosa monte à bord.

— Votre visite me déplaît, dit Mendoza.

L'alguazil tire une dague cachée, et jetant le capitaine à terre, l'égorge sans un mot. Il est maître du *Victoria*.

Puis la nuit vient. Une salve d'artillerie démâte le *San-Antonio* que Serrão vient ensuite arraisonner. Les mutins capitulent. À l'aube suivante, le *Concepcion* est cerné, pris d'assaut.

Le corps de Mendoza est coupé en quatre, Quesada décapité par son valet de chambre devant quarante hommes enchaînés (7 avril 1520). Quant à Cartagena... Le vice-amiral se défend.

— Je ne vous ai pas fait mettre à mort, amiral !

— Je ne vous ferai pas mettre à mort. Vous serez, à notre départ, abandonné sur le rivage.

Les navires sont hâlés au sec et radoubés ; on construit des huttes contre les assauts du pampero ; le froid devient effrayant. Enfin juillet. Les navires sont remis à l'eau. Le *Santiago* part en reconnaissance mais fait naufrage ; l'équipage rejoint San Julian à pied, dans la neige jusqu'au ventre.

Paraît un homme de belle taille ; il avance chantant et dansant, et se jette du sable sur la tête en guise

de salutation ; pour tout vêtement, des guêtres de fourrure épaississent encore ses jambes robustes. On l'appelle Patagon, c'est-à-dire «grosses pattes». Il habite non loin de là un campement qu'on visite, élevant avec les siens une race d'animaux bizarres qui tiennent du cheval, du chameau, du cerf et de la chèvre : des guanacos. Les prêtres baptisent à tour de bras, avec d'autant plus de facilité qu'ils offrent à leurs catéchumènes des vêtements, des clochettes, des miroirs. Mais ces indigènes n'ont rien à offrir qu'une semoule blanche — du manioc — qu'ils tirent d'une racine.

Selon la tradition, on tente d'embarquer des Patagons. Mais ils se dérobent ; on en prend deux, on poursuit les autres ; ils se défendent avec des flèches empoisonnées, Magellan renonce et commande le départ. On débarque en même temps que le vice-amiral déchu un prêtre naïf qui tentait de sauver Cartagena (24 août 1520).

Le détroit

Le 18 octobre 1520, les navires font route au sud. Le 21, ils aperçoivent un cap rebutant ; on se rapproche de la rive : elle est abrupte et déchiquetée, mais derrière le cap s'ouvre un large couloir d'eau profonde que le *San-Antonio* va reconnaître avec le *Conception*. Rendez-vous dans cinq jours. La tempête éclate.

Le détroit de Magellan est un long boyau contourné, issu d'un socle montagneux entaillé de vallées glaciaires et torrentielles et submergé par une transgression marine. Le climat y est rude, les vents frénétiques. Tandis que Magellan maintient avec peine à flot les deux vaisseaux qui lui restent, les éclaireurs sont poussés vers le fond de la baie ; un passage s'ouvre : c'est une autre baie ; puis un second passage et encore une baie. Ils décident le retour.

L'ouragan s'est calmé. Magellan louvoie depuis deux jours. Le *San-Antonio* et le *Conception* ont dû sombrer. Du regard l'amiral consulte Barbosa qui suggère :

— Attendons encore un jour.

Soudain, un coup de canon ; des voiles paraissent : ce sont eux, pavoisés jusqu'en haut des mâts. Conseil de guerre. Les vivres sont maigres, le détroit est là ; peut-être serait-il prudent de revenir en Espagne. Magellan est catégorique : on tentera de forcer le "Détroit de tous les Saints" (1^{er} novembre 1520).

Il le fit : vingt-sept jours et vingt-sept nuits durant, sur sept cents kilomètres, le plus souvent précédé par des chaloupes qui sondent le chenal, l'expédition progresse. Montagnes imposantes, glaciers, plateaux nus, forêts mauves, brouillards, un paysage d'enfer. Sur les grèves, des millions de lions de mer dorment ou s'ébrouent sous le vent glacial. On fait halte sur une île déserte. Au loin, sur la terre qui ferme le Sud, la nuit, partout des feux brillent ; incapables d'allumer du feu, les misérables naturels entretiennent jour et nuit de petits brasiers ; cette terre affreuse s'appellera Terre de Feu.

Nous nous trouvons dans une grande baie parsemée d'îles. Un canot est envoyé à la côte pour explorer ce pays glacé. À un mille de la plage, les matelots découvrent un cimetière qui réunit quelque deux cents tombeaux ; un peu plus loin, on trouve le corps d'une baleine d'une taille inusitée et, en outre, une masse considérable d'ossements de ces animaux qui fait conclure à de fréquentes tempêtes.

Les Patagons meurent. Le *San-Antonio* disparaît. On le cherche en vain. L'astrologue San-Martin interroge les astres et répond.

— Le capitaine Mesquita est prisonnier à son bord et le *San-Antonio* est reparti pour l'Espagne commandé par le pilote Gomez (9 novembre).

Gomez ! L'auteur du premier projet présenté à l'Office des Indes a surpris le secret du détroit. Six mois plus tard il atteindra Séville et mentira. Mais Valladolid, impartialement, tiendra Gomez en prison avec Mesquita jusqu'à plus ample information.

Quant à Magellan, il a le 28 novembre doublé le dernier cap qu'il appelle Deseado (Désiré) et la mer libre s'ouvre devant lui.

Le Pacifique (28 novembre 1520-6 mars 1521)

Après une navigation paradoxale au contact permanent de la terre dans le plus singulier détroit du monde, l'expédition, à présent, avance au milieu du vide marin, à travers le plus vaste océan de la planète. Il ne se passe rien. La brise pousse régulièrement les trois caravelles à travers l'océan inconnu que Magellan nomme Pacifique, les bordées se succèdent aux postes de manœuvre. Chaque soir on fait le compte du chemin parcouru, les milles s'ajoutent aux milles ; chaque jour on fait une encoche au couteau sur une planche : dix jours, vingt jours, trente jours. Sur son castillo, le capitaine Magellan, boiteux et noiraud, ressemble de plus en plus au diable. Pareil au capitaine du vaisseau-fantôme, il

prête un terrible serment : naviguer comme il l'a promis au roi, même s'il faut manger le cuir du gréement. Ce serment sera tenu.

Si Magellan avait résolu d'éviter systématiquement toute découverte, il n'aurait pu choisir un itinéraire plus approprié. Il navigua d'abord nord-nord-ouest, puis il infléchit progressivement son cours à l'ouest, évoluant ainsi sur une ligne parallèle aux grands axes insulaires, alors que la ligne droite l'eût conduit en Mélanésie, ou peut-être sur les côtes de la Grande Java, c'est-à-dire de l'Australie. En fait il connaît la position approximative des Moluques grâce aux lettres de Serrão, la seule latitude — environ 1° nord — lui est certaine. Sa tactique semble avoir été d'aborder le fabuleux archipel par le nord après avoir longé la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée ; de la sorte il évitait la croisière portugaise que Lisbonne avait dûment alertée ; mais l'ignorance où il est de la longitude exacte est pour lui un élément d'erreur.

Tant que les équipages sont frais, il assume le risque d'une rencontre avec les Portugais dans les eaux mélanésiennes ; dès que la fatigue, le scorbut et la mort prélèvent leur part, il remet le cap au nord-ouest et semble viser les Philippines.

À tous égards, il se soumet obstinément à la mission royale : atteindre les îles aux épices ; tant que dix hommes seront encore valides sur un navire encore à flot, on cinglera sans désespérer vers les Moluques.

Quarante jours de traversée. Les essaims de poissons volants s'éparpillent sur l'océan, poursuivis par les requins dont la gueule ouverte les intercepte au vol. On aperçoit quelques rochers nus que Magellan appelle les îles Infortunées.

Les rares poissons volants qu'on ramasse à bord fournissent une maigre chère ; les oiseaux qui se posent évitent les gluaux ; quand on les tire à l'arquebuse, ils tombent en mer et sont la proie des poissons carnassiers.

Le 14 janvier, on découvre un îlot boisé sans habitants, par 16° 15' sud. peut-être Pukapuka, mais on ne peut y aborder. On l'appelle San Pablo. Le 25, nouvelle terre déserte, sans doute l'île de Flint, dans le groupe de Manihiki ; les requins sont particulièrement abondants, d'où le nom de cette île : Tiburones.

À bord des trois navires, on souffre terriblement : «Les biscuits que nous avons pour notre nourriture n'étaient plus du pain, mais un mélange de poussière, de vers et de pissat de souris, d'une odeur repoussante, écrit Pigafetta. L'eau était corrompue, malodorante et difficilement buvable.» On mangea le cuir des agrès, bien qu'il fallût d'abord le faire tremper quatre ou cinq jours. Une souris se vendait trente ducats. La plupart des hommes gisaient épuisés, beaucoup moururent. Pourtant cette mer aux proportions inhumaines, qui devait arracher des soupirs à Drake, reste clémente.

Enfin, le 6 mars, après cent dix jours et dix mille milles, on aperçut trois îles. Les survivants chantèrent une action de grâce et l'on mit le cap sur la plus grande île qui semblait habitée : Guam probablement, ou l'une des Mariannes.

Les indigènes vinrent au-devant des explorateurs sur des pirogues à balancier qu'ils manœuvraient à la pagaie avec une incroyable virtuosité. Ils étaient nus, de belle stature, et leur peau, d'un brun clair, était frottée d'huile de coco. Les cheveux longs des pagayeurs étaient noués en touffe sur le sommet du crâne.

Ils montèrent sans appréhension quelconque à bord des caravelles et entreprirent un déménagement en règle ; ils saisirent même un canot qu'ils emmenèrent à terre. L'équipage, épuisé, restait sans défense. Magellan prit le large et croisa la nuit durant en vue de l'île. Que faire ?

Aussi longtemps qu'on était en pleine mer, personne ne murmurait ; à présent les langues se délient. Le capitaine en convient : il faut se ravitailler coûte que coûte ; d'ailleurs les indigènes n'ont d'autres armes que des sagaies armées d'arêtes de poisson. Magellan dirige lui-même le commando de débarquement : d'abord la place du chef est où règne le danger, et puis il espère limiter les hostilités au minimum, car il ne faut pas exaspérer les habitants d'une escale qui, par la suite, deviendra nécessaire aux navigateurs.

Sept sauvages furent tués, le butin repris sur la plage où il était resté ; on rafla du poisson, des porcs, des noix de coco, des bananes. Quand on refit voile, ce fut au travers d'une nuée de pirogues hostiles d'où partaient des jets de pierres. Le capitaine appela cette terre île des Larrons.

Les Philippines (16 mars-4 mai 1521)

Les vivres frais qu'on avait embarqués firent merveille et les malades étaient en voie de convalescence

quand après dix jours de navigation, cap à l'ouest, une terre nouvelle apparut, vaste et escarpée. Le capitaine jugea plus opportun, avant d'affronter de nouveaux sauvages, de faire quelque temps relâche sur un îlot désert ; une tente fut dressée pour les malades, des huttes pour les autres, et un cochon égorgé.

Deux jours plus tard, une pirogue montée par neuf hommes se montra, Toujours circonspect, Magellan fit retirer tout son monde à l'abri des arbres, car il redoutait, en pareille circonstance, une explication armée ; d'ailleurs toute une flottille apparaissait au loin sur la rade. Magellan gagna donc la plage, accompagné de son esclave malais Enrique et du curieux Pigafetta, son chroniqueur. On échange des signes, on grimace des sourires ; les nouveaux venus, bien différents des larrons de Guam, semblent courtois et honnêtes, inoffensifs en tout cas.

On leur offre de petits cadeaux : coiffure, grelots, peignes ; ils donnent en échange des paniers de sparterie pleins de poissons. Les indigènes montent à bord et se montrent familiers. Le capitaine, craignant une trahison dont les pirates malais ont donné maint exemple, fait tirer un coup de canon à blanc. On retient difficilement à bord les indigènes épouvantés.

Quelques-uns d'entre eux sont conduits dans le magasin du navire où sont rangés, échantillonnés, étiquetés, les spécimens de tous les produits dont on fait le commerce aux îles. Pigafetta, par signes, leur tire les vers du nez : il semble bien que ces indigènes, aux façons courtoises, ont acquis leur savoir-vivre au contact de négociants venus en bateau de l'ouest : s'agirait-il de Chinois ?

Des marchands venus de l'ouest ? Magellan devient songeur : touche-t-il au but ? A-t-il sans le savoir franchi la ligne de démarcation ? La réussite et le *casus belli* s'équilibrent dans son esprit alarmé. Sans aucun doute l'expédition a démontré que la terre est sphérique, mais peu lui importe : mission d'abord.

Certes ces îles sont idylliques ; on y vit sans effort à l'ombre des cocotiers fournissant à la fois le bois, la nourriture et une boisson fermentée. Les ruisseaux des environs semblent charrier de l'or ; mais le capitaine interdit qu'on s'en assure ; une seule chose compte pour lui : remplir d'épices les cales des trois navires.

Dès lors, il attend impatiemment le retour à la santé de ses malades. Il reçoit le chef des indigènes, un vieillard au visage peint, coiffé d'un vague turban, et dont les oreilles portent des pendentifs d'or ; sa suite est plus ou moins tatouée sur le corps et ceint ses reins de tapas d'écorce. Enfin, le 25 octobre, les équipages sont revenus suffisamment en condition et Magellan quitte ces îles de la résurrection auxquelles il laisse le nom de Saint-Lazare. Elles deviendront les Philippines au moment de leur conquête.

Trois nuits durant, on aperçut au loin les feux d'une île : Massaoua, dans les parages de Mindanao. Le troisième matin, une pirogue se détacha, huit hommes à son bord. Magellan les fit hélér par son esclave malais.

Une profonde stupéfaction sembla figer les bateliers de cuivre, puis ils firent soudain de grands gestes ; ils avaient compris !

Pour la première fois, un homme avait fait le tour du monde : parti de Sumatra, par l'Inde, le Cap, Lisbonne, par l'Atlantique, la Patagonie, à travers le Pacifique, un homme revenait au foyer de sa race.

Nul ne saura jamais ce que pensa le Malais Enrique. Magellan et ses hommes prirent à peine note d'un exploit qui, au siècle de l'avion, fait encore rêver ; une seule pensée les animait : le but était proche ; on trouverait aisément un pilote ; quant au retour, ce ne serait qu'une formalité.

Les huit envoyés acceptèrent les cadeaux qu'on leur fit, mais refusèrent de monter à bord ; sans doute n'était-ce que le protocole qui s'y opposait, car on vit paraître quelques heures plus tard deux grandes embarcations pleines de monde. Dans l'une d'elles était un chef, assis sous un dais de jonc tressé, mais seule une délégation de pure forme vint à bord du navire-amiral.

Le lendemain Enrique lui rendit sa politesse ; il fut bourré de nourriture et persuada le roi de venir cette fois rendre visite au chef des blancs. Le chef Calambu vint donc vêtu d'un sarong brodé et parfumé, ses cheveux longs flottant sur les épaules, en compagnie de six notables. Magellan lui fait cadeau d'un long vêtement rouge et or drapé à la turque et l'on s'assied pour banqueter officiellement. Enrique traduit les discours d'usage. Puis Magellan fait inspecter au roi ses navires, sans oublier, ainsi que le prévoyait le règlement portugais, de procéder à une démonstration militaire : un homme en armure subit sans en souffrir les assauts de plusieurs adversaires, y compris ceux des naturels. Une salve des canons conclut la fête.

Le lendemain, ce fut le tour de Pigafetta d'être festoyé. Il fut reçu à bord d'une vaste pirogue d'apparat par le roi et les siens sous les armes, et régalé de viande de porc qu'arrosait le vin de palme servi en copieuses rasades. Dans la bonne humeur qui bientôt gagna l'auguste assemblée, Pigafetta ne prit pas garde qu'il avait fait gras le Vendredi saint, ce dont il se repentit considérablement par la suite, d'autant plus qu'il fallut recommencer le soir, cette fois en compagnie du prince héritier.

La messe de Pâques fut célébrée à terre avec accompagnement de coups de canons et Magellan, flatté

de constater que ses hôtes indigènes répétaient scrupuleusement les gestes et attitudes du service divin, sollicita et obtint la permission d'élever une croix sur une éminence du rivage.

Ici Magellan semble avoir commencé à perdre de vue les épices au bénéfice de l'évangélisation et le commerce à ses yeux le céda désormais au prestige de Sa Majesté espagnole.

Une semaine durant, les navires demeurèrent à l'ancre devant l'île. Elle avait une population malaise. Les naturels portaient pour tout vêtement un pagne, avaient un penchant frappant pour le vin de palme, et mâchaient sans interruption les morceaux d'un fruit appelé areca qui leur teignait les muqueuses en rouge. Ils élevaient des chiens, des chèvres, des cochons et des poules, mangeaient aussi du riz et des «figues longues», c'est-à-dire des bananes.

Partie de Massaoua le 4 avril, la flotte où Calambu avait pris place arrivait le 7 devant Cebu, île importante où les indigènes construisaient leurs habitations comme des nids dans les arbres.

Les salves à blanc de l'artillerie n'intimidèrent que passagèrement le potentat local qui réclama un droit d'ancrage. L'interprète fit savoir qu'envoyés par le roi le plus puissant du monde les arrivants nourrissaient des intentions amicales, mais qu'ils rendraient la guerre pour la guerre. Alors un marchand arabe qui se trouvait auprès du roi lui dit qu'il connaissait cette sorte de gens qui avaient ravagé ou conquis toutes les échelles de la navigation orientale, mais Enrique, l'ayant entendu, précisa qu'il n'y avait rien de commun entre le roitelet de Lisbonne et la toute-puissance de l'Espagne. Le marchand arabe confirma les dires de l'ambassadeur et le roi perplexe demanda qu'on le laissât réfléchir. Un peu plus tard, Calambu débarquait, certifiant les intentions pacifiques des Espagnols et suggérait une alliance.

Elle devait être à bref délai fatale à Magellan ; cependant il l'accepta. Pourquoi ? N'eût-il pas mieux fait de s'assurer d'abord une cargaison d'épices, but essentiel de sa mission ? Nul ne saura jamais ce que le capitaine dut penser en ces circonstances, mais la conjecture est permise.

Quand Magellan a quitté l'Espagne, son départ a été presque aussitôt connu à Lisbonne et des contre-mesures ont été prises à n'en pas douter ; d'ailleurs elles l'ont été : une escadre l'a cherché vers la Plata, elle l'a manqué grâce à la précaution qu'il eut d'hiverner loin dans le Sud en terre vierge ; une autre le guettait devant le Cap, pour le cas où il eût enfreint le traité de Tordesillas : Magellan était résolu à le faire s'il n'avait pas trouvé le détroit providentiel. En outre, Lisbonne a donné des ordres qui, par l'escadre des Indes, sont parvenus à Malacca : Serrão, qui en 1512 atteignit les Moluques, est présumé traître et doit être éliminé. Il y va de la richesse et de la grandeur de Lisbonne.

Sequeira, dont jadis l'intervention de Magellan a sauvé la fortune, la vie et la conquête, fait voile avec six navires de guerre vers les îles aux Épices. En cours de route, il est accroché par une flotte turque. L'entreprise est réduite à un seul croiseur lourd qui s'égare dans les îles et doit rejoindre Malacca. Mais un jour un navire marchand portugais aborde à Ternate où Serrão, pratiquement premier ministre du principal potentat des Moluques, détient en fait le pouvoir discrétionnaire ; époux d'une Javanaise, il élève plusieurs enfants. Le capitaine Menezes est reçu en ami.

— Au fait, que devient Magellan, votre vieil ami ?

Serrão l'ignore, car Magellan a toujours omis de répondre à ses lettres. Menezes parle d'autre chose : on sait à Malacca qu'une flotte étrangère non identifiée évolue à proximité des Moluques ; puis le visiteur prend congé. La caravelle a fait son plein et s'éloigne. Alors Serrão, la bouche amère, est terrassé par le poison ; deux semaines plus tard, il est mort, dans le même temps où Magellan contracte à Cebu la fatale alliance.

Le capitaine ignore tout de ces machinations, mais il les devine ; ici, au bout du monde, il faudra probablement se battre et, pour le faire, sa petite flotte a besoin d'une base ; à ce prix seulement il pourra se procurer les épices.

Les pourparlers sont conduits par le neveu du roi de Cebu, époux de sa fille et son successeur désigné. Magellan et le roi deviendront frères par le sang, ce qui a lieu en grande pompe. Paix éternelle entre Cebu et l'Espagne ; droit exclusif pour les Espagnols de faire le commerce dans l'île. Mais ici le capitaine s'exalte ; il serait bon que le roi fît profession de christianisme ; le roi ne dit pas non, car il a besoin des canons et des armures et sait pourquoi.

Le 14 avril 1521 est fixé pour la cérémonie. Une estrade est élevée sur la place principale de la ville. Magellan y donne au roi l'accolade et se lance dans un prêche sur les avantages du baptême ; si le roi le reçoit, lui Magellan le rendra maître des îles. Alors le souverain, au pied d'une grande croix, reçoit le vêtement blanc du néophyte ; il est baptisé Carlos, comme son collègue d'Espagne ; Calambu suit, qui s'appellera Juan.

Alors on baptise à tour de bras ; on brûle même un village rebelle au christianisme. Les Espagnols, fêtés

de toutes parts, se livrent à toutes les débauches et entreprennent de fructueux trafics. Magellan doit intervenir et casser de son grade son beau-frère Duarte, absent trois jours consécutifs pour courir le guilledou ; il rétablit un ordre acceptable.

Puis il assume les obligations de l'alliance. Dans l'île voisine de Mactan régnait un vassal rebelle appelé Silapulapu. Le 26 avril, Magellan traverse le bras de mer ; les fonds coralliens tiennent les navires à distance et la couverture de l'artillerie est nulle. Il débarque néanmoins avec cinquante-neuf hommes, onze restant à bord des canots ; devant lui, un ou deux milliers d'indigènes mobiles qui défient le tir des armes à feu et couvrent de flèches empoisonnées les aventuriers blancs qu'ils visent exclusivement aux jambes. L'affaire s'annonce mal ; impossible d'avancer. Magellan commande d'arrêter le feu pour ménager les munitions en cas d'assaut général. Par diversion, on incendie deux douzaines de paillettes. La fumée excite les indigènes qui se ruent en masse.

C'est la retraite, bientôt la débandade. Une flèche traverse la cuisse du capitaine. Enrique le dégage, Pigafetta est blessé. Magellan fait front avec sa hallebarde, mais les Espagnols reculent ; il couvre leur retraite. Son casque tombe ; Enrique le lui remet, il retombe. Déjà on lutte les pieds dans l'eau ; Pigafetta et Serrão le couvrent, l'entraînent. Mais Magellan ne fuira pas.

Il a perdu sa hallebarde ; reste l'épieu ; du sang coule sur ses yeux, qu'il essuie d'un revers. Il est dans l'eau jusqu'aux genoux et concentre sur lui seul l'effort de la horde. Une flèche perce sa jambe valide ; de sa lance il traverse un ennemi, mais doit lâcher son arme. Il veut tirer l'épée quand une pierre lui fracasse le coude. Il est encore atteint au mollet gauche, il chancelle ; des lances s'acharnent sur lui. Conscient qu'il va mourir, il se retourne vers les siens qu'il sait enfin sauvés et disparaît dans l'eau sanglante parmi les clameurs triomphantes des sauvages nus.

À travers les îles

Avec Magellan disparaissait sa politique ; l'échafaudage fondé sur le prestige des armes s'écroulait. Barbosa, réintégré dans son grade, devient le chef suprême ; à peine sorti de la cale où il croupissait, il insulte l'esclave Enrique et l'expédie à terre ; quant au cadavre du capitaine, que les gens de Mactan ont refusé de céder contre des marchandises, on n'ira pas le reprendre les armes à la main. Cette double erreur sera fatale à Barbosa qui a perdu à la fois outre son chef, son conseiller, son interprète et surtout la face.

Enrique vaque à ses occupations, préside aux échanges qui continuent dans l'entrepôt établi à terre. Le roi de Cebu est à présent embarrassé de ses alliés blancs ; ses voisins redressent la tête et se moquent de lui ; mais si, comme le suggère Enrique, il s'emparait des caravelles et de leur cargaison, de leurs canons aussi, la situation serait bientôt rétablie, au lieu que les blancs complotent de le livrer aux gens de Mactan et se préparent à partir.

Le 1^{er} mai, le Malais monte à bord du *Trinidad* où Barbosa se prélassa en grand costume d'amiral ; il apporte un beau cadeau de pierres précieuses et une invitation : le roi Don Carlos convie à sa table tous les officiers de l'escadre ; au cours du repas, il leur remettra d'autres présents.

La ruse est enfantine ; Magellan l'aurait éventée ; cela suffit pour que Barbosa devienne aveugle en dépit des avertissements de Serrão ; mais Barbosa dénigre publiquement ce couard, et tous les officiers, en tout vingt-neuf personnes dont Serrão, gagnent la terre dans les chaloupes.

Pigafetta, que sa blessure rend fiévreux, n'est pas de la fête, et pas davantage Elcano qu'il aperçoit accoudé sur un bastingage, le visage impénétrable.

Tout à coup, à force de rames, un canot revient du rivage ; ce sont l'alguazil Gomez d'Espinosa et un officier, Carvalho. Ils sont hagards : surpris de l'insistance montrée par les indigènes à entraîner les Espagnols vers une palmeraie où la table est paraît-il dressée, ils ont gagné au large sous un prétexte et font sonner le tocsin. Les ruelles du port grouillent d'hommes armés.

La flotte démasque ses sabords et ouvre le feu sur les huttes où s'élève une immense clameur : celle des Espagnols encerclés et de ceux qui les massacrent.

Une foule de naturels paraît sur la plage, hurlant et brandissant des armes ; devant eux ils poussent Serrão désarmé, sanglant, et qui crie de cesser le feu.

— Où sont les autres ?

— Morts. Rachetez-moi ! Ils demandent deux canons, deux mousquets, des tissus, du cuivre.

Serrão est le filleul de Carvalho mais, si Serrão disparaît, le parrain deviendra hiérarchiquement le chef de l'escadre, et il hésite. En vain Espinosa, Pigafetta le pressent d'agir : on n'abandonne pas un camarade.

— Hissez les voiles ! Levez l'ancre !

Tel est le commandement de Carvalho ; plus tard il dira qu'il craignait un piège des indigènes. Espinosa hausse les épaules. Accoudé sur le bastingage, Elcano se tait.

Les caravelles virent de bord et s'éloignent. Les lances éteignent les suprêmes malédictions de Serrão.

Plus de pilote, plus d'astronome, car San-Martin a péri dans Cebu, plus d'interprète, plus d'officiers, plus de chef. Carvalho n'est qu'un indécis qui d'ailleurs ne sait pas commander les manœuvres. De plus les pertes accumulées ont éclairci les équipages ; chacun se rend compte qu'avec cent huit survivants l'escadre est condamnée. Une sorte de conscience collective inspire la décision de sacrifier le plus fatigué des navires, le *Conception*. Le chargement et les hommes sont répartis ; tout ce qui reste l'utilisable sur le navire est démonté, récupéré, puis l'épave est incendiée.

Incertain de la route à tenir, Carvalho, de surcroît, est mal obéi. Il erre au large de Bornéo où le *Trinidad* s'échoue puis se déséchoue tout seul. Un imprudent mouche une chandelle et manque de faire sauter la Sainte-Barbe. Butuan, Cagayan, Palaouan sont touchées, puis Brunei sur la côte nord-ouest de Bornéo ; sachant qu'ils se trouvent dans le domaine des marchands musulmans, les Espagnols sont pusillanimes et demandent l'autorisation d'acheter des fournitures maritimes. Une délégation de sept hommes est admise au palais du sultan Siripada, défendu par soixante-deux canons dont six en fonte grise. Ici Carvalho, craignant une trahison, fait canonner une flotte de jonques arrivant du large ; il se trouve qu'il fait prisonnier le principal chef militaire de Siripada. Ce malentendu jette un froid que le sultan ne parvient pas à dissiper en livrant aux Espagnols une cargaison de têtes païennes fraîchement coupées par ses soldats. Carvalho laisse filer son prisonnier sans se préoccuper des siens qui sont à terre, parmi eux Elcano. Ce dernier rentre nuitamment avec deux compagnons seulement. Il apprend que son supérieur s'est calfeutré dans le castillo avec trois belles Javanaises qu'on a faites prisonnières, et que les marins crachent devant son seuil.

Dès le petit matin, on gagne au large ; on pirate ensuite quelque peu ; puis on échoue les deux navires sur une île où en quarante-deux jours de travail on les répare tant bien que mal. Carvalho, par son incompetence, achève de se discréditer.

Alors Elcano sort de l'ombre, car il sent que les temps sont mûrs.

Il a réfléchi. Son départ d'Espagne a eu pour effet de le sauver des galères ; depuis il s'est tenu coi, content de se rallier au parti le plus fort. Il est Basque ; à portée de la main sont les îles aux épices, et bientôt le retour ; Elcano songe à faire coup double : ramener la fortune dans ses cales et trouver au bout du voyage la réhabilitation, mais surtout le pays natal.

Le soir, auprès des feux où cuit la soupe de tortue ou le rôti de cochon sauvage, il parle du pays lointain ; et les yeux des marins deviennent vagues ; à travers le frisson nocturne des cocotiers, ils perçoivent les guitares andalouses ; sous la brûlure de l'arak, ils retrouvent le vin de Jerez, et le clapotis de la mer Jaune sur la plage s'égale à celui du Guadalquivir. rester ici dans les îles ? Non ; plutôt tenter la chance. Magellan est mort, mais son âme indomptable revit dans Juan Sébastian Elcano.

Espinosa commandera l'escadre à bord du *Trinidad* ; Elcano devient le maître du *Victoria* dont Carvalho, rentré dans le rang, sera le pilote. En route pour les Moluques !

Tout ce qui se présente devant la proue des Espagnols est arraisonné, pillé : jonques chinoises et praos malais, tout y passe. On tue ; puis on cuisine les prisonniers : où sont les Moluques ? On trouve à Sarangani un pilote indigène qu'on enchaîne et garde à vue.

Enfin, après des tempêtes, le 6 novembre 1521, des montagnes apparaissent au sud : Gilolo ; bientôt, le 9, cinq îles se détachent sur l'eau, les deux navires jettent l'ancre devant Tidore. Les équipages remercient Dieu.

L'équilibre politique dans cette région du globe était instable. Aussi les sultans mauresques, à l'innombrable progéniture, étaient-ils non seulement occupés depuis cinquante ans, moment de leur apparition dans les îles, à contenir les autochtones païens, mais encore ils se faisaient la guerre entre eux ; les entreprises privées des vulgaires pirates embrouillaient la situation, que l'arrivée des Portugais sur leurs navires de haut bord avait modifiée encore. Et voici que les Espagnols surgissaient à leur tour.

Elcano ne tarda pas à comprendre que le sultan de Tidore, Almanzor, bien qu'il fût sur un pied d'inimitié avec son collègue de Ternate, se fût encore entendu avec ce dernier sur le dos des Portugais, pourvu que les Espagnols y consentissent. Le Basque se tâtait, sachant ce que la politique avait coûté à Cebu. Il se trouva justement que certains Portugais, coupables d'avoir serré de trop près les beautés locales, avaient payé ces excès de leur vie et que leur navire avait dû laisser sur place une cargaison qui cherchait preneur. Almanzor, heureux de trouver un acheteur inespéré, convia les Espagnols à un banquet, invitation qui fut déclinée. Vexé, le sultan parla de rendre les cadeaux qui lui avaient été remis au nom du roi

d'Espagne et jura sur le Coran qu'il serait fidèle à son alliance.

Le commerce de troc reprit alors de plus belle. Certes Almanzor déplorait que ses hôtes fissent leurs délices d'une viande impure, celle du porc, car il était bon musulman, mais ses représentations étaient tout amicales ; et nul Espagnol ne s'avisa de l'entreprendre sur le chapitre de la religion. La paix confessionnelle s'établissait d'elle-même sous le signe du clou de girofle.

Le 18 décembre enfin, tout était prêt pour le départ ; la mousson du nord-est soufflait en plein et tenait à distance la croisière portugaise basée à Malacca ; Elcano pressait le retour qui aurait lieu par la route du Cap et l'hémisphère portugais : à présent qu'on avait les épices, il eût été criminel de les risquer jusque dans les eaux antarctiques par la voie de l'aller.

Soudain le *Trinidad* fit eau et s'échoua.

Il fut convenu qu'Espinosa tenterait de le renflouer, puis de gagner Panama par la route encore inconnue du Pacifique Nord. En avril, avec quarante-huit hommes à bord et neuf cents quintaux de clous de girofle, le *Trinidad* mettait le cap au nord-est. Il atteignit 42° nord, mais dut, désarmé, battre en retraite, regagner les Moluques où quinze jours après son départ, a surgi l'escadre portugaise commandée par De Brito : sept navires et trois cents hommes. Huit jours après sa capture, le *Trinidad* épuisé coule spontanément.

De Brito sévit. Almanzor est empoisonné, les Espagnols sont confinés dans des cachots infects, parmi les scorpions et les rats. À Ternate, ils ne sont plus que vingt et un ; de Batjan à Malacca, puis à Cochin où ils sont transférés, leur nombre tombe à huit ; bientôt il n'en reste plus que six dont Espinosa, qui parvient à faire passer une lettre à Valladolid. La Cour s'émeut et alerte Lisbonne.

Le temps a passé, les six sont chargés sur une caraque ; deux meurent en route. En 1527, Espinosa et trois compagnons rentrent enfin en Espagne... où déjà l'empereur songe à vendre les Moluques. Espinosa, casé comme inspecteur du port de Séville, y rencontre sur les quais un petit vieillard à demi fou : Faleiro, qui ne tarde pas à mourir.

Le retour d'Elcano (21 décembre 1521 - 8 septembre 1522)

Le 12 décembre 1521, le *Victoria* quitte le port accueillant de Tidore, accompagné jusque dans la rade par une chaloupe du *Trinidad* et des pirogues, puis ses voiles diminuent et se perdent dans le lointain. Elcano commande à quarante-sept hommes ainsi qu'à treize insulaires embauchés à Tidore et dont il a besoin comme interprètes ou comme pilotes. Sept cents quintaux de girofle garnissent les cales. À la corne du mât flotte l'étendard de Saint-Jacques.

Par Bourou, Banda, Solor, le voyage se fit d'abord à petites étapes. Dans ces régions, les indigènes étaient anthropophages et se livraient, dans des travestissements diaboliques, à de grotesques bamboulas nocturnes. À Timor, où les jonques venaient en grand nombre chercher le bois de santal, Pigafetta fut envoyé seul à terre pour négocier l'achat de vivres ; le tarif étant trop onéreux, on descendit plus loin enlever un chef qui dut racheter sa liberté pour six buffles, dix cochons et dix chèvres ; mais, faute de sel en suffisance, ce bien mal acquis ne profita guère qu'aux requins de l'océan Indien à qui la charogne dut être jetée par la suite. Le 13 février 1522, le *Victoria* quittait Timor et piquait au sud-ouest, en direction de Séville, distant de trente mille kilomètres.

Il est traditionnel de le prendre de haut avec Elcano, coupable d'avoir récolté la gloire que Magellan avait semée. À quoi l'on peut rétorquer qu'il fallait bien, l'un étant allé jusqu'au bout du monde y mourir, que revînt l'autre pour que l'Exploit eût lieu ; et encore que rien n'obligeait Elcano à reprendre à son compte la mission que le roi d'Espagne avait confiée à Magellan. Rien de pleinement rationnel sans doute, mais Elcano, comme Magellan, avait sa foi et sa logique spéciales.

Juan Sébastian Elcano était un Basque du Guipuzcoa ; son second prénom à lui seul signerait son ascendance donostiarre. La nation basque a son énigme et sa fatalité : une intense spécificité ethnique unie à des origines obscures ; elle a sa vitalité peu banale assurément, car elle a réussi à sauver sa langue bizarre et son style de vie à travers les siècles, malgré la pression exercée sur elle par deux États aussi jalousement centralistes que la France et l'Espagne.

Le passé des navigateurs basques est obscur, ce qu'on impute à la disparition des archives basques, mais qui semble plutôt tenir à un tabou traditionnel touchant l'écriture, soutenu par des impératifs commerciaux : on n'écrit pas un secret dont on vit.

Après avoir chassé la baleine dans le golfe de Gascogne, ils suivirent les cétacés en retraite vers les eaux septentrionales ; au IX^e siècle, ils fréquentent les parages des Féroés, puis se risquent sur la route du

Groenland et peut-être sur les accores de Terre-Neuve ; les découvreurs du Grand Banc sont même nommés, ce seraient deux Guipuzcoans, Juan de Echayde et Matias de Echeveste, au XIV^e siècle. Dès lors, les Basques allaient en silence à la "Terre des Morues", d'où ils rapportaient à pleines cales l'aliment fondamental des sévères carêmes espagnols : leur clientèle augmentait à mesure que progressait la Reconquista.

On retrouvera des Basques à toutes les époques de la gloire espagnole, mais depuis la protohistoire jusqu'à nos jours un ressort invariable anime l'aventurier basque : il part au loin et rapporte de quoi s'établir somptueusement au pays natal. Ainsi Elcano : il avait la fortune à son bord et la patrie au bout de son beaupré ; impératifs aussi farouches que le sens du devoir chez Magellan ou de l'honneur castillan chez Cortès ; et grâce à eux il accomplit l'Exploit.

Il n'était pas mince. Certes la route qu'il avait à couvrir n'était plus inconnue depuis un quart de siècle ; vingt capitaines basques auraient pu la suivre comme lui ; cinquante navires portugais le faisaient chaque année. Mais Elcano se trouvait devant un problème caractéristique : toute escale lui était interdite, tout le parcours normal étant contrôlé par le Portugal. Si le point de départ et le point d'arrivée apparaissaient clairement définis, tout son itinéraire était en l'air ; son mérite d'avoir réussi est exceptionnel et celui d'avoir osé l'est peut-être davantage.

Comme Magellan, Elcano s'élançait dans le vide océanique ; droit au sud-ouest, il va chercher le cap des Tempêtes. Par 38° sud, le 18 mars, il effleure sans y débarquer l'île déserte de la Nouvelle-Amsterdam et prend plus franchement à l'ouest. Il ne se passe absolument rien, sauf que le spectre de la faim sort des cales et avec lui le scorbut. Il a fallu se débarrasser de la viande, et l'ordinaire ne comporte plus que du riz à l'eau, une eau qui se corrompt petit à petit. Il n'est pas question de toucher au girofle, car il donne soif. Bientôt le riz est à son tour rationné ; faute de combustible, on ne peut plus le faire cuire.

Le besoin contraint Elcano à prendre terre à l'est du cap, près du Rio do Infante ou Fleuve poissonneux ; malheureusement il ne peut recueillir de vivres. Les malades parlent de gagner les établissements portugais du Mozambique, d'y faire désarmer le navire et de se rendre à discrétion ; mais Elcano ne veut pas démordre ; les malades mourront aussi bien en mer que dans les prisons portugaises ; quant aux bien portants, mieux vaut pour eux l'air salubre de l'océan et de la liberté. Et le Basque, la main au pommeau de son épée, est inflexible comme l'aurait été Magellan.

Les quelques jours de repos furent payés par des semaines de vents contraires ; avec une persévérance admirable, vingt fois Elcano tenta de doubler le cap des Tempêtes ; enfin, le 18 mai, la chance le servit et, rasant la terre, il commença de remonter l'Atlantique par le courant de Benguela qui longe la côte occidentale, puis avec l'appui des alizés.

Il visait les îles du Cap-Vert où, s'il abordait, il pourrait invoquer comme alibi une infortune de mer. D'ailleurs le *Victoria* faisait peine à voir : démâté par la tempête, à demi désarmé, son gréement rafistolé. Ici Pigafetta fait un récit suspect : le *Victoria* aurait croisé la route d'un navire portugais et échangé de loin avec lui les saluts d'usage ; cela ressemble à un ornement supplémentaire de cette odyssee.

La remontée de l'Atlantique s'effectue ensuite sans encombre, mais le scorbut enlève vingt et un hommes dont neuf indigènes. Pigafetta, qui dédia son ouvrage au Grand-Maître de Rhodes, enregistre pieusement que les chrétiens jetés par-dessus bord flottaient le visage vers le ciel, et les païens la face dans l'eau. Les chroniqueurs de l'époque ne sont pas chiches de ce genre surnaturel d'ingrédients ; l'Italien serait même plutôt discret dans leur emploi, car la Sainte Vierge, saint Michel et saint Jacques hantent les batailles de la grande Conquista telles que les relatent les vieux historiadors.

Le 9 juillet, les îles du Cap-Vert surgissent. Elcano fait relâche à Santiago. Les trente et un hommes qui lui restent sont dûment chapitrés, les Malais survivants consignés dans les cabines, un canot se détache pour aller chercher des vivres ; ordre est de raconter qu'au retour des Antilles ils ont été malmenés par la tempête et que leur amiral avec deux navires en bon état a pris les devants. Le *Victoria*, méconnaissable, est si piteusement accommodé que le capitaine du port néglige d'y envoyer l'habituelle patrouille policière ; il y a un temps pour tout, l'inspection se fera plus tard.

Le stratagème a réussi ; trois fois de suite, le canot revient avec un chargement. Bientôt les provisions sont suffisantes pour gagner Séville. Mais en même temps que l'eau, la viande et les fruits, une étonnante nouvelle parvient à bord du *Victoria* : les Espagnols se croyaient un mercredi ; or, à Santiago, chacun leur affirme qu'on est un jeudi. Pigafetta recompte fiévreusement les jours qu'il a scrupuleusement inscrits dans son registre ; il consulte le livre de loch ; pas d'erreur : à bord du *Victoria* l'on est mercredi. Que penser de cette énigme ?

Il n'aura pas le temps de réfléchir pour cette fois, car un mouvement suspect se produit dans le port au

moment où le canot, monté cette fois par treize hommes, effectue son quatrième voyage. Au lieu de sa chaloupe, Elcano voit se détacher de la rive une barque où un personnage chamarré siège parmi l'éclair d'acier des arquebuses : le capitaine. Il n'a que dix-huit hommes à bord, et le *Victoria* fait eau comme un panier ; justement il comptait sur cet ultime va-et-vient pour embaucher quelques nègres chargés de manœuvrer les pompes et, pour les obtenir, il avait distrahit de sa cargaison quelques sacs de girofle. Mais dans le port on distingue à bord de quelques navires des préparatifs alarmants. Il faut partir.

Tous les marins disponibles se portent dans la mâture ; le câble de l'ancre, tranché d'un coup de hache, tombe à l'eau ; le *Victoria* se couvre de toile, prend son erre et s'élance. Le vent est bon, mais les poursuivants gagnent du terrain. Ils savent qu'ils ont devant eux le dernier navire de Magellan, ce traître que les vrais Portugais exècrent, et qu'il transporte une fabuleuse cargaison d'épices.

Le *Victoria* chargé de toile gémit de toutes ses membrures ; à chaque risée, il menace de chavirer. Tout l'équipage est aux manœuvres. Elcano, debout près du pilote, scrute l'arrière où évoluent quatre voiles, puis la nuit tombe. Le lendemain, il a changé de cap, et les quatre voiles ont disparu.

Mais le *Victoria* n'est pas sauvé pour autant. Au lieu d'un équipage normal de soixante hommes, il n'a que dix-huit marins épuisés, à peine ce qui suffit à la manœuvre ; jour et nuit, par équipes de quatre, on se relaie aux leviers des deux pompes. Pour les soulager, Elcano fait jeter deux cents quintaux de girofle par-dessus bord. Il se trouve devant un dilemme : regagner Séville avec ses cales vides ou couler bas avec une fortune. S'il gagne la côte d'Afrique, c'est pour se jeter dans les bras des Maures ou des Portugais. Il choisit de tout risquer et tire jusqu'au dernier effort de cet équipage de somnambules.

Le 4 septembre, la vigie signale les falaises du cap Saint-Vincent qu'on salue avec une effusion surnaturelle. Encore deux jours rythmés par les clapets des pompes, et le 6 septembre, trois ans moins douze jours après le départ de Magellan, le *Victoria* pénètre dans le port de San Lucar.

Les survivants, avec une joie enfantine, mordent à belles dents le pain qu'on leur offre, avalent des rasades de vin. Tandis que le *Victoria* pris en remorque remonte lentement le Guadalquivir, Elcano prend la plume et rédige son rapport au roi :

Votre Majesté daigne apprendre que nous sommes rentrés dix-huit hommes avec un seul des cinq vaisseaux que Votre Majesté avait envoyés sous le commandement du capitaine général Hernando de Magallanes, de glorieuse mémoire. Votre Majesté sache que nous avons trouvé le camphre, la cannelle et les perles. Qu'Elle daigne estimer à sa valeur le fait que nous avons fait tout le tour de la terre, que partis vers l'ouest nous revenons par l'est.

Le campanile blanc de la Giralda surgit à l'horizon, voilà Séville, le port. Elcano monte une dernière fois au castillo pour commander la manœuvre, et le salut de ses bombardes tonne sur le Guadalquivir.

En mille quatre-vingt-quatre jours, le *Victoria*, traversant toutes les mers du globe, a couvert quarante-six mille deux cent soixante-dix milles marins : quatre-vingt-cinq mille sept cents kilomètres.

Règlement de comptes

Quand il fit jeter à la mer une part de son chargement, Elcano eut la main heureuse, car les 533 quintaux restants achetés par Ehinger d'Ulm laissent aux commanditaires qui n'y comptaient plus un bénéfice de neuf cents pesos : quatre pour cent.

Créé chevalier de Rhodes, Pigafetta consulte les astronomes et le mystère du calendrier s'éclaircit : non seulement la terre est ronde, mais elle tourne, et en naviguant sans interruption vers le couchant, on fait, après avoir décrit la circonférence complète du globe, l'économie d'une révolution solaire apparente. Cette constatation émeut les cosmographes.

Ainsi la finance et la science encaissent une plus-value. Mais deux cent trente et un hommes ont péri. Trois navires ont disparu. Bientôt le glorieux *Victoria*, que le Conseil des Indes affecte à la ligne des Antilles, se perdra corps et biens à son second voyage. L'équipage valeureux s'est dispersé au hasard des tavernes et des engagements.

Elcano court à Valladolid où le roi l'a mandé d'urgence. Mesquita sort le prisonnier. Le rapport authentique de Pigafetta disparaît des archives où d'ailleurs ne sont jamais parvenus les papiers autographes de Magellan. On veut jeter un voile discret sur l'affaire de la rébellion. Elcano n'a rien à refuser aux grandes familles dont les membres furent indociles ; tout s'arrange sur le dos des morts à l'avantage des vivants.

Moyennant cette concession faite à la Cour, le Basque, dont un magnanime oubli recouvre les peccadilles anciennes, est admis à recevoir la récompense de l'exploit ; anobli par Charles Quint, le nouveau *caballero* choisit des armes parlantes : château de sable sur champ de gueules à deux bâtons de cannelle, trois noix

muscades et trois clous de girofle ; en chef un heaume fermé portant au cimier un globe terrestre avec l'orgueilleuse devise latine : *Tu primus circumdedisti me* (C'est toi qui le premier fis le tour de moi). Ainsi l'enseigne d'un épicier s'accouple au prestigieux emblème de la cosmographie. On suppose volontiers chez le parvenu basque un dédain pour les hochets castillans de l'héraldique.

D'ailleurs, il ne porta pas longtemps ses armes de négociant aventurier ; il mourut à son tour aux îles. Mais son souvenir vit impérissable entouré de la piété basque en son bourg natal de Guetaria.

Dans l'église, fort belle et tout de guingois, il a son cénotaphe figuré par une dalle portant une inscription en espagnol : "Ceci est la sépulture de l'insigne capitaine Juan Elcano, habitant et natif de cette noble et loyale ville de Guetaria, qui fut premier à faire le tour du monde [...]."

Dar la vuelta al mundo, quelle élégante tournure auprès de la pesante expression française ! Et les formules castillanes que Pedro de Echave, chevalier de Calatrava, fit en l'an 1671 sculpter dans la pierre s'achèvent en devise latine : *Tu primas...* Enfin, sur la rive de l'océan, un bastion rocaïlle élevé en 1922, d'une ostentation mesurée, inculque aux flots qui battent son pied la mémoire de leur vainqueur.

Les droits stipulés par les capitulations royales devaient à la disparition de Magellan passer à sa descendance, mais sa femme est morte, mort aussi le fils en bas âge qu'il avait laissé dans Séville. La Couronne espagnole est donc quitte.

La Couronne portugaise ne l'est pas. Les cours vacillent et s'effondrent à la bourse de Lisbonne. Alors le roi Manoël, surnommé le Fortuné, fait marteler les armes des Magalhães, sculptées dans la pierre à la porte de la maison familiale de Sabrosa.

Seul un nom sur les planisphères, à l'extrémité méridionale du monde, perpétue le nom du capitaine. Un nom, mais aussi l'épithète que lui consacre, dans la dédicace de son ouvrage au Grand-Maître des Chevaliers de Rhodes, le fidèle Pigafetta :

J'espère que la gloire d'un capitaine aussi magnanime ne s'éteindra plus de notre temps. Parmi les nombreuses autres vertus qui étaient son ornement l'une était particulièrement remarquable : il fut toujours le plus tenace de tous même au comble de l'adversité. Il subissait la faim plus patiemment que quiconque. Il n'y avait homme sur terre qui s'entendît mieux à la science des cartes et de la navigation. Et on reconnaît la véracité de mes dires aux choses qu'il révéla, lesquelles nul avant lui n'avait osé voir ou découvrir.

Pour battre le record de Magellan, l'homme devra quitter la planète.

Il fut le dernier des grands Découvreurs au XVI^e siècle. Après se furent les Conquérants.

extrait de *Histoire universelle des explorations*, tome 2, de Jean Amsler, 1958.